

**Discours prononcé le mardi 12 mars 2002
lors de la cérémonie de remise d'épée à M. Bruno Neveu
aux Archives nationales**

par Alain Besançon

Mon cher Bruno,

C'est une si grande joie pour vos amis de vous recevoir dans notre illustre assemblée que nous avons voulu, Marc Fumaroli et moi, vous accompagner en revêtant avec vous nos plus beaux atours académiques

Notre amitié a commencé à Oxford dans le bâtiment le plus laid de cette ville, et d'autant plus inexcusablement affreux que la ville est très belle et que ce bâtiment abrite la *maison française*. Or, je ne sais comment, vous arriviez à donner à ce parallélépipède de béton gris une sorte de grâce et de style. C'était votre bonne grâce et votre style que vous communiquiez à la bâtisse. Vous géiez admirablement la maison. Vous conceviez votre rôle et votre devoir comme celui d'un introducteur aux mille délicatesses de la vie oxonienne, aux délices que procuraient les rites les plus désuets, la pompe des "*dinners*" solennels, le relâchement encore plus distingué des "*desserts*" aux bougies et au porto. Vous saviez instruire le nouvel arrivant, lui apprendre quand il fallait mettre son smoking, quand il fallait mettre sa toge, et quand il fallait mettre à la fois son smoking et sa toge, quand il fallait les ôter. Mais ce que vous préfériez encore c'étaient les magnifiques cérémonies religieuses, les irréprochables liturgies chantées, exécutées avec un perfectionnisme qui est d'autant plus de mise que le degré de la foi est inconnaissable, et que ce serait une indécence de vouloir l'évaluer. Je vous vois encore avec moi, qui compositions à nous deux seulement la totalité de l'assistance, pétrifiés par l'incomparable majesté de la langue liturgique anglaise, à l'*Even Song* de New College, qui est — l'est-il toujours ? — le lieu d'Oxford où les vrais amateurs doivent entendre cet office.

Ah que c'était beau tout ça ! Dans toutes les *high tables* où nous avons dîné ensemble, vous teniez les *fellows* sous le charme de votre conversation, renseigné à merveille sur les affaires de chaque *college*, sur les intrigues, sur la valeur exacte des insinuations qui circulaient sur tel ou tel membre de la corporation et vous saviez être, juste comme il faut, bienveillant et malicieux. On vous adorait à Oxford, je peux en témoigner. Vous faisiez honneur à votre pays. Dans votre bureau, vous aviez tenu à faire figurer non pas seulement la collection des toges oxoniennes auxquelles vous aviez droit, mais la pauvre bonne grosse toge encombrante, en forme de soutane, avec son étole orange, de l'Université de Paris — pour le principe. Cela a été un vrai deuil quand je ne sais quelle grossière décision ministérielle parisienne vous a arraché à l'affection de tous. Les conversations du soir en furent attristées pendant des mois.

On pourrait croire qu'en réveillant la nostalgie de ces *privileges* qui vous rendaient si manifestement heureux, je laisse penser que vous aviez cédé à un snobisme à la mode anglaise. Eh bien justement je veux témoigner du contraire. Le snob véritable vit dans l'envie forcenée d'être reçu et dans l'anxiété amère de ne pas l'être. Ces sentiments vous sont profondément étrangers. Devant les compagnies restreintes et choisies, comme celle des collègues d'Oxford, et comme aussi celle de l'Institut, et tout d'abord de l'Académie des Sciences morales et

politiques, votre attitude de fond est le jeu, l'amusement, la curiosité enjouée et cette vertu que louent aussi bien Aristote que saint Thomas et qu'on nomme *l'eutrapélie*.

Cette même vertu ne vous a pas quitté quand vous avez pris la direction de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Je sais que ce qui eût parfaitement convenu à votre compétence, à votre goût et à votre idiosyncrasie eût été l'Ecole française de Rome. C'eût été la main de Rachel, m'avez-vous dit un jour, mais vous avez fait bonne figure avec la main de Lia car vous avez dirigé la vieille maison de l'Ecole pratique avec le tact et la délicatesse qui vous valaient tous les suffrages à la Maison française d'Oxford. Là encore, avec le même humour, la même *eutrapélie*. En même temps que vous étiez le directeur, le plus consciencieux et le plus efficace, vous jouiez au directeur, ce qui mettait une gaîté sur ces austères fonctions et un sourire sur la communauté de savants au bien de laquelle vous vous êtes dévoué.

Mais j'en viens à vos travaux. Leur étendue, nous le savons, est immense. Je ne veux parler que de ceux qui m'ont personnellement marqué, laissant pour une autre fois votre classique Lenain de Tillemont.

Ils tournent à mon avis autour d'une notion délicate et d'une réalité menacée, à savoir le magistère de l'Eglise, l'autorité dont elle s'estime revêtue pour dire le vrai de la foi et pour le promulguer. Cela ne concerne que l'Eglise catholique romaine. En effet, seule cette Eglise reconnaît l'idée d'un *développement* dogmatique, idée magnifiquement exposée par John Henry Newman. Ce développement, pour reprendre un titre du grand théologien espagnol Marin-Sola doit être *homogène*, semblable à lui-même, neuf à la fois et sans innovation, comme la croissance naturelle d'un arbre, qui reste le même en grandissant et en se complexifiant. Les églises orthodoxes se contentent de puiser dans une tradition conciliaire et patristique close sans oser formuler des interprétations neuves appelées par la circonstance historique, et renvoyant les questions controversées à un grand Concile futur dont la convocation est par leur soin indéfiniment remise à plus tard. L'Eglise anglicane confortée par la compétence patristique ancienne de ses *scholars* cette "magnifique institution anglaise" comme disait Newman, cette belle façade qu'elle est et souvent se contente d'être. Les confessions protestantes par définition — *sola scriptura* — refusent l'idée d'un développement dogmatique, encore que les facultés universitaires de théologies et leurs stars peuvent jouer un rôle consultatif ou orienter, le temps que dure leur prestige et leur influence, la compréhension de la doctrine.

C'est donc à l'Eglise catholique seulement que revient la tâche extrêmement redoutable de juger le fait et de dire le droit dans la foi

Vous en avez fait l'histoire pour deux siècles, ceux qui séparent les lendemains du Concile de Trente de la Révolution française dans votre ouvrage monumental, *L'Erreur et son juge*, publié en Italie. Pendant ces deux siècles, vous l'avez noté avec profondeur, l'acte de foi est surtout un "état d'esprit", ou dominant le travail de la raison et l'énergie de la volonté, tandis que depuis le XIX^e siècle, il est plutôt un "état d'âme", coloré par l'expérience intime et l'affectivité. Cela veut dire que pendant ces deux siècles, le chrétien ne voit aucune sécheresse, aucune dureté à voir la foi se définir dogmatiquement avec une rigueur juridique. L'autorité romaine s'exprime donc en des formules exactes qui exigent une adhésion religieuse "sincère, pure et simple" des vérités de foi qu'elle demande de recevoir comme intimement liées au dépôt révélé. Vous demandez au lecteur d'entrer aussi intrépidement que vous dans un style ou un climat que la sensibilité d'aujourd'hui trouve étrange, et même irrespirable, mais qui fait tout de même partie inamissible de la tradition. Cet ouvrage est écrit pour la moitié en latin et

pour l'autre en italien, et vous avez dédaigné de traduire car manifestement l'idée vous est étrangère que ces deux langues puissent être ignorées de vos lecteurs. A l'époque il existait dans l'Europe de nombreux centres de pensée théologique, Paris, Salamanque, Louvain, Ingolstadt, Padoue... Chacune de ces écoles débattait longuement sur les points litigieux du dogme et parvenait à un certain accord qui portait la marque du lieu. On parlait ainsi de l'opinion des *Lovanienses*, des *Salmanticenses*. A Rome on ne faisait presque pas de théologie spéculative. Mais quand les choses avaient mûri, quand une école professait une opinion risquée et qui menaçait d'infecter, sans qu'elle le veuille ou le sente, la chrétienté catholique, alors Rome prenait la parole et disait le droit de la foi avec concision et avec des attendus précis et nuancés. Par exemple la cinquième proposition condamnée de l'*Augustinus* — et qu'elle soit textuellement ou non dans ce célèbre ouvrage, vous le montrez excellemment, ne fait rien à l'affaire — est qualifiée par l'instance romaine de "*falsa, temeraria, scandalosa, impia, blasphema, contumeliosa, divinae pietatis derogans* — et enfin, en coup de marteau — *haeretica*". Ce sont chaque fois des *notes* très exactement posées, rangées en soigneux *crescendo*, dont le sens était parfaitement clair dans toute l'étendue de la société ecclésiastique et qui s'appuyait sur un *ars censoria* raffiné depuis des siècles.

Aujourd'hui, quand la foi risque de se réduire à l'état d'âme, se dissoudre dans l'à peu près dogmatique, quand le mystère de la foi ressemble à la nuit dont parle Hegel, où toutes les vaches sont grises, *l'Erreur et son juge* rappelle à notre mémoire mélancolique — et là je cite Baudelaire — "ces temps merveilleux où la théologie fleurit avec le plus de sève et d'énergie"... Non sans catastrophes toutefois.

Une de ces catastrophes s'appelle le jansénisme. Ah, le jansénisme ! Notre vieille Sorbonne qui a été longtemps son temple, ploie sous le faix des bibliothèques immenses qui lui ont été consacré. Nous avons tous lu Sainte Beuve, Gazier, Orcibal et, pour mon humble part, je n'en ai pas été beaucoup plus avancé. Où se trouve donc, où se cache le noyau, le centre intelligible, de cette insaisissable hérésie, qui n'avance et ne s'infiltré partout qu'au moyen d'irréprochables et catholicissimes professions de foi ? J'ai lu aussi des ouvrages contemporains tout à fait remarquables que je ne cite pas de peur d'en oublier un, mais je dois reconnaître que dans aucun je n'ai trouvé autant de lumière que dans votre superbe *Érudition et religion au XVII^e et XVIII^e siècles*, préfacé avec pertinence et générosité par Marc Fumaroli.

Si j'ai été saisi par vos démonstrations, c'est qu'elle s'appliquent aussi, *mutatis mutandis*, à l'Eglise orthodoxe russe. Oscar Wilde disait que l'Amérique et l'Angleterre étaient deux pays séparés par la même langue. Eh bien, l'Eglise russe et l'Eglise catholique romaine sont deux Eglises séparées par la même foi. Cela signifie que pour comprendre cette séparation, qui peut aller jusqu'à la haine la plus parfaite, il ne faut pas se contenter de ce qui est dit, écrit, professé, il faut regarder ailleurs. Les motifs les plus sublimes du schisme — le *filioque*, par exemple — fondent sous l'examen comme la neige au soleil, mais le schisme se perpétue sous d'autres prétextes et on en trouve toujours. Vous avez admirablement montré que dans le cas du jansénisme, les motifs sublimes, les interminables cavillations sur la grâce efficace, efficiente, prévenante, excitante, opérante, coopérante, adjuvante, recouvraient d'autres motifs qui l'étaient moins, mais qui n'en étaient que plus actifs et plus efficaces. En fin de compte, il s'agit d'un orgueil national, d'un nationalisme religieux qui ne supporte plus le magistère romain. Nos messieurs de Port Royal, auxquels le pinceau de Philippe de Champaigne a donné des têtes d'énarques, des figures sévères déjà fixées pour toujours d'inspecteurs généraux des finances, de conseillers maîtres à la Cour des Comptes, de présidents de section au Conseil d'Etat, nos Messieurs, donc, s'estiment plus savants, plus graves, plus pieux, plus religieux, en un mot plus chrétiens que le personnel romain et ses séides, à savoir la pauvre Compagnie de Jésus, qui n'arrive jamais à mettre ses deux pieds sur

le sol français. Laquelle Compagnie, comme l'a décisivement montré Pierre Chaunu, essaya de s'en tirer en se montrant gallicane à tous crins, janséniste même, mais elle ne perdait rien pour attendre, jusque à la date fatale de 1762. Cette constitution en secte du jansénisme, mise en forme dogmatique, à fond nationaliste, nous la retrouvons dans l'histoire intellectuelle de la France, et encore au XX^e siècle. Je pense par exemple à l'Action française, et même au parti communiste d'après la dernière guerre, agglomérant mystérieusement une élite de talent, parfois de grand talent et la stérilisant peu à peu, à moins que cette élite ne s'en évade à temps.

Le troisième ouvrage, qui n'a que 840 pages, *Les Facultés de théologie catholique de l'Université de France (1808-1885)* a pour sujet l'histoire d'un magistère local en décomposition, étudiée à travers un sujet minuscule. Mais le grand historien que vous êtes fait tenir dans une miniature tout un tableau de l'Eglise au siècle dernier ou plutôt avant dernier. A partir d'une seule cellule, c'est l'état de santé d'un grand corps qui est diagnostiqué. Il n'est pas bon. Aux termes du Concordat, l'Université était en charge de conférer les grades théologiques. Dans quelques recoins de la Sorbonne et des universités de province, de dignes ecclésiastiques, indignement mal payés, dispensaient dans un style oratoire un enseignement de peu de substance à un public souvent laïc car à l'époque on était encore curieux de théologie. Le gouvernement tenait la bride courte à l'infortunée faculté. Le Saint Siège ne pouvait pas voir d'un bon oeil l'Etat français dispenser des grades dont la compétence revenait de droit à l'Eglise. Les évêques étaient partagés entre l'ultramontanisme, en plein essor, et la tradition gallicane que certains d'entre eux défendaient bec et ongles. Finalement les facultés moururent de leur belle mort en 1885, presque d'un commun accord avec Jules Ferry. La Gallicanie ne sort pas à son meilleur de cette histoire.

Ce triste épisode est raconté dans votre style inimitable. Comment le décrire ? C'est un mélange d'érudition imperturbable, de plongée pince sans rire dans une infinité de détails dont vous savourez la bizarrerie apparemment anachronique, mais dont vous faites sentir, à travers la comédie, le sérieux et l'importance. Il y a chez vous le côté Muratori, de prince des bibliothèques, expert à peser les notions les plus impalpables avec des balances d'or. Il y a chez vous aussi une poésie jubilatoire de l'érudition infinie qui vous apparente à Borgès. Vous vous régalez des mots les plus techniques du vocabulaire ecclésiastique et théologique un peu comme Proust qui s'attendrissait des "jolies choses qu'on ne fait plus". L'extrême précision de vos narrations, dans la langue la plus ciselée, plonge le lecteur dans une sorte de vision hyper-réaliste des situations d'autrefois, toujours à travers une drôlerie discrète et sans jamais laisser apparaître sur vos lèvres le sourire ou le rire que vous faites naître chez vos lecteurs. Car en fin de compte il s'agit de choses suprêmement sérieuses qui, si elle ne sont pas cernées, résolues, si elles sont laissées de côté, entraînent à la barbarie. Dans ces sujets profonds et difficiles, vous entrez avec une gravité enjouée et cette *eutrapélie* que vos confrères vont découvrir et dont, comme moi, ils feront leurs délices.

L'épée que vous allez recevoir de vos amis, mon cher Bruno sera plutôt celle d'Aramis que celle de Porthos ou de d'Artagnan. Elle n'en sera que plus acérée, plus prompte et plus redoutable pour défendre des causes qui nous sont chères.